

IV. L'art comme réinvention permanente de notre rapport au monde

1) Nietzsche : L'art aux sources d'un renouveau de la civilisation ?

La haute figure de Hegel domine le XIX^e siècle. La plupart des philosophes du siècle se déterminent par rapport à lui. Il n'est donc pas étonnant que Nietzsche, qui écrit à la fin du siècle, s'inspire en partie des thèses de Hegel, mais pour en tirer des conclusions radicalement différentes. L'un des seuls philosophes qui trouve grâce à ses yeux est d'ailleurs Schopenhauer, qui fut le contemporain et le grand rival de Hegel. Comme Hegel, Nietzsche voit dans l'art un moyen d'expression qui ne se soumet à aucune exigences de rationalité. Mais, en parfaite cohérence avec le reste de sa philosophie, il considère que c'est précisément la raison pour laquelle nous en avons plus que jamais besoin.

Dès son premier ouvrage, *La Naissance de la tragédie*, il construit une opposition entre deux types de civilisation : celle où domine la pensée « dionysiaque », qui a selon lui été dominante jusqu'à l'époque de la Grèce classique, et qui est caractérisée par le culte de la démesure, par l'hédonisme... et par la place centrale de l'art sous toutes ses formes, en particulier musicale. À cela s'oppose l'esprit « apollinien », marqué par la raison, la modération, la maîtrise du corps au profit de l'esprit.

Nietzsche considère que le règne de l'apollinisme a transformé la culture occidentale en une culture de la mortification et du nihilisme. Mais il ne voit pas cette évolution comme une fatalité irréversible. Il n'exclut pas d'être à la veille d'une nouvelle ère de la civilisation, dont le romantisme, avec son mépris de la raison, sa sensibilité exacerbée, son attente douloureuse et exaltée d'une vie plus intense, est le signe précurseur ; et dans laquelle l'art, et tout particulièrement la musique, dont Nietzsche est un amateur passionné, doit jouer un rôle de premier plan. Avant leur brouille, il considère par exemple Wagner comme le prophète de ces temps à venir.

La pure volonté de l'artiste, qui s'exprime dans l'œuvre sans se soumettre à aucune contrainte de cohérence, de juste mesure ou de discipline rationnelle, pose souverainement ses valeurs propres, au-delà de la vérité et de l'erreur, au-delà du bien et du mal. Si nous savons retrouver l'esprit original de l'œuvre d'art, nous trouverons un remède au nihilisme et à la haine de la vie.



« J'ai considéré le pessimisme [romantique] du XIX^e siècle comme le symptôme d'une pensée plus vigoureuse [...], d'un courage mieux trempé, d'une vitalité plus triomphalement épanouie. [...] J'ai interprété de même façon notre musique comme l'expression d'une puissance dionysiaque [...] J'ai cru entendre gronder en elle le séisme dans lequel se décharge enfin, sans souci d'ébranler tout ce qu'on appelle culture, une force élémentaire qui a été comprimée depuis le plus lointain passé. [...] C'est à ce besoin que tout romantisme répond dans les arts et la connaissance ; c'est à lui que répondirent – et que répondent encore – et Schopenhauer et Wagner, pour nommer les deux romantiques les plus fameux et les plus expressifs. »

(*Le Gai savoir*, § 370)

La philosophie même de Nietzsche, dans son mode d'expression qui se rapproche souvent du poème, voire de la chanson, et qui méprise toute mise en forme méthodique et didactique, tente de régénérer la pensée par l'art, afin que le savoir devienne un « gai savoir ». Il écrit dans l'ouvrage qu'il préparait au moment de sa mort : « Nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité » (*La Volonté de puissance*, § 822).